Horton Mark, avec les contributions de Brown Helen, Mudida Nina, *Shanga, The Archaeology of a Muslim Trading Community on the Coast of East Africa*

Londres, 1996 (Memoirs of the British Institute in Eastern Africa, 14). 21 x 30,4 cm, 458 p., 307 fig.

Sous ce titre, M. Horton nous livre le résultat des recherches qu'il a menées de1980 à 1988 à Shanga, ville portuaire sur l'île de Pate dans l'Archipel de Lamu, au Kenya. Au-delà du rapport de fouilles, le contenu de cet ouvrage correspond à une réflexion sur la civilisation swahili et ses rapports au monde depuis son apparition jusqu'au début du XVe siècle, date de l'abandon du site. Après les publications sur Gedi par J. S. Kirkman en 1954, 1965 et 1973, les monographies sur Kilwa (1974) et Manda (1984) par H. N. Chittick, ce volume complète avantageusement le volet archéologique du littoral kenyan et tanzanien à l'époque islamique.

Six chapitres sur les vingt-deux que comprend l'ouvrage sont consacrés à une discussion sur la question de l'interprétation du contexte socio-historique de la région dont la connaissance découle essentiellement de l'archéologie en l'absence quasi totale de sources textuelles.

La première mention de *swahili* ou *sawahil* provient des écrits du voyageur arabe Ibn Baṭṭūṭa qui visita Mogadishu, Mombasa et Kilwa en 1331. C'est donc, d'après les textes, une notion tardive. Pour l'auteur qui met à contribution l'archéologie afin de vérifier la nature et l'origine de cette société, à la fois dans le temps et dans l'espace, elle est beaucoup plus ancienne et remonte au VIIIe siècle. Si, jusqu'à présent, les avis étaient partagés (il s'agirait d'établissements coloniaux arabes à Gedi d'après J. S. Kirkman, de familles venues de la ville de Chiraz à Kilwa et de colonies de marchands du golfe Persique à Manda au IXe s. selon H. N. Chittick), pour M. Horton, le titre donné à l'ouvrage le confirme, à Shanga, la communauté swahili est originaire de la côte africaine et elle est musulmane depuis la fondation de la cité et durant les six siècles de son occupation.

Les vestiges de cette occupation s'étendent sur 15 ha et appartiennent en grande partie à la ville du XIVe siècle bâtie sur 4 à 5 m de couches archéologiques. Ils comprennent des maisons, des mosquées, un cimetière et des tombes isolées dans un état de conservation satisfaisant pour en permettre l'étude détaillée et l'analyse spatiale. La ville en pierre construite en deux sortes de corail, les *Porites Solida* et les blocs de corail, couvre 6,57 ha. Si seulement 3 maisons ont été fouillées, 185 au total ont été reconnues, c'est-à-dire que leur plan a été relevé avec assez de précision pour qu'on puisse effectuer des comparaisons entre le nord et le sud de la ville. Ainsi il y a beaucoup plus de maisons de pierre au sud qu'au nord, mais les plus grandes se situent au nord, tandis que les maisons avec pièce de réception dans la cour et deux autres, avec des décorations architecturales particulières en *Porites,* ont été enregistrées au sud. Ce qui signifie, d'après l'auteur, que les familles bien établies vivaient au nord-est de la ville et les moins aisées, au sud, à l'exception des propriétaires des maisons à pièce de réception qui suggèrent une classe mercantile. L'auteur propose une subdivision de la partie septentrionale de la ville fondée sur l'observation de la dimension et des matériaux des maisons : à l'est, les maisons spacieuses en pierre avec des parcs à bétail, à l'ouest, les maisons en corail et terre, plus modestes, liées aux activités de l'agriculture ou de la pêche.

Sous la ville en pierre, les fouilles ont mis au jour plusieurs niveaux de structures à poteaux de bois. Circulaires au niveau le plus ancien (fin du VIIIe siècle), ces bâtiments deviennent rectangulaires au milieu du IXe siècle, combinant rigoles pour les cloisons de bois et alignements de poteaux jusqu'à la fin du IXe siècle. Au tout début du Xe siècle, on construit en *Porites* et ce matériau perdure jusqu'au début du XIe siècle. Puis, à nouveau, 3 occupations de bâtiments à poteaux de bois se succèdent au début du XIIe siècle, au milieu et jusqu'à la fin du XIIe siècle et au début du XIIIe siècle. La fin du XIIIe siècle marque l'apparition des murs en pierre dans les habitations et le début du XIVe siècle, leur utilisation courante.

Grâce aux relevés, à la cartographie et à la fouille de 14 d'entre elles, les 500 tombes de Shanga révèlent comme les maisons des informations d'ordre sociologique. Neuf types de tombes ont été recensés qui vont de la simple dalle de pierre avec un remplissage aux tombes à pilier avec une superstructure, en passant par celles à stèle semi-circulaire. Depuis que l'on enterre à Shanga, on enterre des musulmans : la plus ancienne tombe creusée dans le sol vierge contenait un squelette au crâne orienté au N.E avec une qibla à 310°. Elle daterait du début ou de la moitié du IXe siècle. On note que la mieux préservée des tombes à pilier est datée de la fin du XIIIe siècle par le plat en céladon de Longquan du type Song du nord fiché en décoration dans le haut du pilier.

Les inscriptions des tombes gravées dans le corail ou le plâtre ne comportent pas de noms ou de dates ; les savants locaux ont identifié des textes coraniques. Aucun exemple n'en est cependant montré et l'on peut regretter que l'auteur en soit resté là car le choix des textes coraniques peut révéler l'appartenance à un groupe religieux précis.

En revanche, pour la première fois sur la côte d'Afrique orientale, la quantité exceptionnelle de tombes conservées à Shanga a permis d'étudier autre chose que l'histoire et la chronologie. La distribution des tombes est pour l'auteur particulièrement signifiante. Il déduit de la localisation et de la variation d'orientation de 259 d'entre elles la présence de 7 clans dans la structure sociale de la communauté.

La fouille de la mosquée du Vendredi dont il subsiste d'importantes élévations s'est révélée particulièrement féconde. Ce bâtiment reflète l'histoire du site. Construit vers

BCAI 19 (2003) Horton Mark avec les contributions de Brown Helen, Mudida Nina Shanga : The archaeology of a Muslim trading community on the coast of East Africa, recensé par Claire Hardy-Guilbert
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

l'an 1000 avec une *muṣalla* à quatre piliers, il connut 5 étapes d'agrandissement jusqu'à son incendie au début du XVe siècle. Ses extensions suivent l'évolution urbaine ; par exemple, à la fin du XIe l'agrandissement de la *muṣalla* et, au XIIe, l'insertion d'un *miḥrāb* sur le mur nord correspondent à l'apparition des bâtiments en terre et des nombreuses fusaïoles qui suggèrent le développement de l'artisanat du textile à cette époque. Plus tard, au début du XIVe siècle, l'extension de la mosquée, dotée d'une nouvelle entrée et d'un nouveau *miḥrāb* nécessités par un rehaussement du sol, est contemporaine de la construction de deux nouvelles mosquées et de l'introduction du mortier de chaux comme liant dans la maçonnerie des maisons à la place du mortier de terre. Cette période du XIVe siècle marque, par ailleurs, l'apogée de Shanga.

L'étude du matériel archéologique porte sur 8 chapitres : la poterie manufacturée est-africaine, la poterie importée, la vaisselle de verre, les perles, l'économie domestique, l'industrie textile, la métallurgie et les objets en métal, les monnaies et enfin la subsistance à Shanga.

Le tableau typologique des profils de chaque série d'objets, présenté en tête de chapitre, se révèle très utile pour saisir d'un seul coup d'œil les différentes formes retrouvées sur le site.

Les planches de dessins d'objets conçues par type complètent avantageusement l'information sur la forme des récipients. Par contre, il reste difficile, pour le lecteur, d'être assuré du type de glaçure et de traitement de surface en général en l'absence totale de photographie des pièces.

La poterie est-africaine identifiée de tradition Tana présente de nombreuses variantes morphologiques et décoratives à l'intérieur de quatre phases d'évolution. Ainsi 41 types ont été distingués et l'ensemble du corpus passé au crible pour comptabiliser combien de tessons appartenaient à chacun de ces types. Cette méthode rigoureuse force l'admiration, mais n'en laisse pas moins dubitatif le collègue rompu à cet exercice : la petitesse de certains fragments ne permet en aucun cas de trancher pour une catégorie plus qu'une autre.

La poterie importée est originaire de trois aires géographiques : la péninsule Arabique et le Golfe, le sous-continent Indien et l'Extrême-Orient, ce qui est révélateur de la position de Shanga dans les réseaux du grand commerce maritime. On notera avec intérêt la présence des types sassanido-islamiques dés le début de l'occupation de Shanga, après 750, et leur déclin rapide vers 900-950, car elle témoigne de l'antériorité de Shanga sur Kilwa et Gedi. Les grés peints de Changsha attestent le contact de cette ville avec la Chine dès le IXe siècle. Rien d'étonnant, comme le souligne l'auteur, puisque ce marqueur du grand commerce avec la Chine des Tang a été également enregistré dans les ports fameux d'Aqaba et de Siraf et, nous pouvons ajouter, de Sohar (Oman) et de al-Shihr (Yémen).

On retiendra parmi les statistiques abondantes sur le matériel, l'évaluation de la céramique importée par rapport à la céramique locale toujours majoritairement représentée : la proportion la plus faible entre ces deux catégories est 2,3% et se situe dans la 1re moitié du Xe siècle et la plus forte s'élève à 7,4%, dans la 2e moitié du XIIe siècle. Cette dernière période correspond à celle, selon l'hypothèse de l'auteur, pendant laquelle les marchands indiens vivant à Kish (1170) pratiquèrent le commerce des produits chinois.

Le matériel en verre comprend des fragments de lampes de mosquées, de la vaisselle domestique (gobelets, coupes et flacons) en verre moulé et gravé. En grand nombre (770), les perles façonnées dans toutes sortes de matériaux ont été, pour la plupart, importées. Celles en coquillages (84), taillées dans l'*Anadara*, gastéropode marin, à l'aide de polissoirs improvisés, d'abord, sur des tessons de poterie africaine et, plus tard, sur des fragments de jarres de stockage importées, sont de manufacture locale.

Sur les 64 monnaies, 30 proviennent des fouilles de la mosquée du Vendredi ou autour. La forme des inscriptions ne trouve pas d'exemple similaire en Arabie, mais au nord-ouest de l'Inde, dans les monnaies frappées par les gouverneurs du Sind.

La rareté des restes ichtyologiques dans les premiers niveaux suggère une certaine réticence vis-à-vis du poisson à la première époque de Shanga pendant laquelle les habitants s'alimentèrent de la viande de tortue de mer et de coquillages. Ce n'est qu'au début du XIe siècle que l'alimentation en poisson devient essentielle comme le prouvent les 57 espèces différentes identifiées dans l'ichtyofaune de la fouille. Un tableau synthétique rend compte des observations faites aujourd'hui sur la distribution et les systèmes d'exploitation des mêmes espèces. On y constate la curieuse absence de tout exemple de *Scombridae* (thon). En dehors du poisson, les habitants de Shanga se sont nourris de viande de bovidés et de caprinés. Le chameau, introduit seulement vers le XIIe siècle, fut aussi consommé.

En guise de conclusion, l'auteur situe l'apport des fouilles de Shanga dans deux contextes, celui du commerce, « Swahili settlement and trading systems » et celui de l'histoire swahili, « Shanga and Swahili history ». Il distingue parmi les marchandises qui circulent dans le réseau propre à l'Archipel de Lamu, l'ivoire, le bois, l'écaille de tortue, l'ambre gris, le cristal de roche, l'or, le fer et les esclaves, ces trois dernières concernant la côte plus au sud.

L'arrivée de l'islam et son expansion à Shanga semblent coïncider avec le développement économique de la ville. Après son apogée au XIVe siècle, elle connaît son déclin au XVe siècle, à la suite du déplacement du contrôle de son approvisionnement en eau qui passe aux mains de Pate et Siyu et consécutivement à une attaque dirigée par les sultans Nabhani de Pate.

Un beau livre : la monographie attendue sur Shanga.

Claire Hardy-Guilbert
CNRS – Paris

BCAI 19 (2003) Horton Mark avec les contributions de Brown Helen, Mudida Nina Shanga : The archaeology of a Muslim trading community on the coast of East Africa, recensé par Claire Hardy-Guilbert
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net